ÉLOGE FUNÈBRE

DE

S. A. S.

MGR. LE DUC D'ENGHIEN.

Nunquam res talis facta est in Israël.

JUG. XIX.

~~122650~~

A LONDRES:

De l'Imprimerie de Cox, Fils et Baylis, 75, Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields;

Se trouve chez DULAU et Co., Soho Square; PROSPER et Co., Duke Street, Manchester Square, et les autres Libraires.

Juin 1804.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

S. A. S. MGR. LE DUC D'ENGHIEN.

Quand sous les auspices du plus puissant de nos rois, au milieu de notre patrie fidèle et glorieuse, le grand Bossuet rendoit au grand Condé le tribut funèbre de l'admiration et des regrets ; venez, disoit-il aux François, approchez du cercueil qui renferme un héros ; voyez le peu qui reste de tant de grandeur, et l'impuissance des hommes pour l'honorer ;... et par ce contraste sublime de la poussière du tombeau avec ces qualités héroïques, attributs les plus convaincans d'une âme impérissable, il rappeloit l'homme à ses véritables destinées. François ! quel contraste plus grand effraye ici nos yeux, et soulève toutes les puissances de notre âme ! Ce n'est plus seulement un héros subissant l'arrêt commun de mortalité porté contre tous les hommes ; c'est un héros

victime d'un crime affreux, de l'attentat le plus inouï, le plus inattendu, le plus exécrable dans ses circonstances, et violateur de toutes les lois de la société et de la nature; c'est un jeune prince retranché à trente-deux ans, ravi à un père tendre, à un ayeul illustre dont il étoit le compagnon de gloire; c'est un descendant de ce sang royal, pendant mille ans cher aux François, qui va rejoindre ses rois et ses augustes parens immolés par des parricides; un grand prince arraché à ses hautes destinées, à notre amour, à nos espérances, à nos besoins. . . . c'est le digne fils de cet ancien Condé et le dernier des Condés immolé au sein de la France par un vil étranger. . . . c'est enfin le tableau déchirant que présente à l'âme la grandeur et l'innocence expirant sous les coups du crime, et du crime triomphant.

Ah! François!... voilà donc à quoi nous étions réservés! voilà le coup qui a frappé nos cœurs, dont l'impression terrible y est si récente encore! saisis, irrités, accablés, les plus violens mouvemens ont bouleversé nos âmes, qui, égarées, impuissantes, n'ont trouvé de refuge qu'aux pieds des autels. . . . Ah! ce sont leurs ministres fidèles qui, de la chaire sacrée, nous ont annoncé les impénétrables desseins du Dieu qui punit et qui récompense; c'est de la bouche même de l'église en deuil, que nous avons entendu cette pa-

role de consolation, qui a fait rejaillir vers le ciel les sentimens qui opprimoient nos âmes. La religion seule a pu s'approcher de cette tombe sanglante, en déchirer les voiles funèbres, et nous montrer cette jeune et grande victime dans les destinées éternelles que lui prépare le Dieu qui couronne la vertu. Mais tout François, tout chrétien peut sans doute épancher sa douleur; peut répandre parmi ses frères les louanges du héros qu'il a perdu ; peut exprimer ces profondes impressions qu'excitent dans l'homme le malheur, la vertu, et le crime.

Eh ! ne l'avons-nous pas encore présent à nos yeux ce temple paré des vêtemens de la mort, ce deuil de la France fidèle, ces trophées, ce tombeau. . . ces princes monumens augustes du malheur?. . . . C'est devant cet autel, au bruit des orateurs sacrés, pleins de cette voix touchante, de cette voix forte qui ont pénétré mon âme; c'est dans ces premiers jours de l'affliction et de la prière que la voix de la nature a parlé dans mon cœur ; et y répandant une clarté soudaine, rassemblant dans une seule douleur quinze ans d'inexprimables souvenirs, m'a montré l'humanité, la morale toute entière, frappées par ce grand attentat, et l'auguste victime réunissant sur elle la cause de la terre et du ciel. C'est elle qui

parmi les accens de l'admiration et de la douleur m'a dicté un hommage pour le héros de ma patrie. Rassuré, ranimé par cette puissante voix, écartant ce nuage sinistre dont l'horreur repoussoit ma vue, j'entrerai sans effroi dans ce sujet touchant et terrible. J'admirerai cette belle vie présentée au monde pour soutenir son déclin, et y réveiller les vertus. Je suivrai ce grand prince à cette mort héroïque qui retrace et couronne toute sa gloire ; qui nous rend, en peu d'instans, jusqu'à cette vie sublime qu'anticipoit notre espoir, et consommant son triomphe sur le crime, jette une immense lumière qui doit être l'aurore de la justice même dans les cœurs.

Tel est le double but de cet hommage funèbre, offert par une foible voix à la mémoire à jamais chère et déplorable de Son Altesse Sérénisme, très-haut, très-puissant, et très-excellent Prince, Monseigneur Louis Antoine Henri de Bourbon Condé, Duc d'Enghien, Prince du Sang.

I.

MA vue, se portant d'abord à la naissance du héros, s'arrête involontairement à sa noble source ; et dix siècles paroissant à mes yeux, semblent s'unir pour sa défense et apporter leur témoignage. Quels titres glorieux, François, quelle perspective nous offre dans les âges passés ce long cours d'un sang royal qui en les traversant a illustré presque tous les siècles chrétiens. Cette famille auguste dont la mâle origine commence à nous être révélée dans ce héros qui, seul défenseur de sa patrie contre les barbares, mérita de ses contemporains le nom de fort ; qui, remontant par son mêlange avec le sang de Charlemagne au berceau de la nation Françoise, accrue de gloire à chaque génération, est assise depuis huit cents ans sur ce grand trône renouvellant ses nœuds sacrés dans tous les âges avec toutes les races royales de l'Occident : cette famille qui a produit Saint Louis, le modèle des saints et des rois, l'homme juste et fort que réclament également l'église, les lois, l'antique chevalerie, et donné par Dieu au monde comme le plus grand exemple dans la prospérité et dans l'infortune : cette famille constante amie de la nation qu'elle a gouvernée, qui, par une destinée unique dans l'histoire, n'a dans sa longue série presqu'offert que de

bons rois ; qui, dans sa marche persévérante, a vu s'accroître avec sa gloire le bonheur de ses sujets, et qui, dans cette douce expérience, s'étoit fait une espèce de nature de confondre ces deux objets dans son cœur. Famille respectée de la terre et chérie du ciel, qui après quatre règnes d'une gloire éclatante, a offert au monde le spectacle d'un roi martyr ; et lui présente aujourd'hui celui d'un roi plus grand que son malheur, plein de sa patrie et de ses devoirs, tout loin qu'il est de son trône, inaccessible aux passions, à la crainte, à l'erreur, et également préparé aux épreuves ou aux grands desseins de la Providence.

C'est de ce tronc majestueux que s'élève la branche des Condés, qu'un héroïsme sans cesse renouvellé marqua pour tenir l'épée près du sceptre de leurs aînés. Nom célèbre chez toutes les nations, et marqué surtout dans l'histoire par ce caractère distinctif d'élévation et d'impétuosité qui semble forcer la gloire. Quelle nation dans aucun âge a pu se vanter d'un de ses enfans, plus que la France de ce héros protecteur qui a retracé, au grand siècle digne de lui, le cœur et le génie d'Alexandre ; de ce héros chrétien dont la religion couronnoit les vertus. Et venant à nos temps, avec quels transports nos pères n'admirèrent-ils pas l'éclat de ce génie héréditaire, quand l'Allemagne revit un Condé, dans une jeu-

nesse, présage d'une vieillesse sublime, déployer dans les apprêts, la décision, les développemens, d'une victoire importante, des talens, objets de l'émulation des anciens généraux. Mais je suspens tout ce que présente à ma mémoire le nom de ce grand prince, puisque sa vie même va paroître à nos yeux, et y faire briller cette gloire féconde, reproduite et dans ce noble fils qui nous a retracé toute la valeur et les vertus de sa race, et dans cet illustre rejeton objet éternel de notre admiration et de nos douleurs.

Monseigneur le Duc d'Enghien vit son berceau à une époque que rappelle à tous les François d'alors un souvenir attendrissant ; époque où un jeune prince de vingt ans, plein de cet immense désir du bien qu'il croyoit pouvoir remplir, rassembloit en montant au trône les vœux et les espérances de la nation ; où la foule des bons François, nombreuse encore, élevoit ce cri unanime d'amour pour son roi, auquel on avoit toujours reconnu nos pères. Combien n'avons-nous pas entendu les aînés de notre génération nous raconter ce renouvellement d'ivresse nationale, se rappeler sur les degrés du trône ces deux jeunes princes, dont l'un est aujourd'hui ce roi qui a nos sermens et nos cœurs ; et l'autre promettoit aux François pour des temps de prospérité ces qualités admirables et touchantes que nous recueil-

lons aux jours de notre souffrance ; et qui inspirant ce mélange indicible de respect, de tendresse et de confiance qu'Henri Quatre fit connoître aux François, fait qu'au sein des douleurs de l'exil nul ne sort malheureux de la présence du prince.

C'est au sein de ces heureuses dispositions publiques, lorsque la naissance de chaque nouveau prince étoit un gain senti par la nation, que s'est élevé l'enfance de Mgr. le Duc d'Enghien. Non-seulement la foule nombreuse de gentilshommes attachés à sa maison, mais toute la France lui offroit l'hommage de ce respect, de cette affection cordiale, tributs habituels d'un peuple sensible, et que les charmes de sa personne concouroient à lui attirer. Une figure noble et agréable, une physionomie de candeur, une voix touchante, interprête d'une âme confiante et affectueuse, lui gagnoient tous les cœurs. Sobre et modéré, il obtenoit l'estime dès l'enfance ; enjoué et affable, il inspiroit le plus tendre attachement. Avide de s'instruire, il se livroit avec intérêt aux études qui cultivoient son esprit. Mais ces occupations intérieures et ces inclinations douces n'exposoient pas son âme aux inconvéniens d'une vie foible et timide ; et un penchant décidé et toujours croissant pour tous les exercices du corps, contribuoit en même temps à for-

tifier son tempérament, à déployer son agilité, et à entretenir en lui, sans le concours de l'orgueil, cette humeur libre, cette disposition vigoureuse et ferme, qualité propre de l'homme, et surtout du prince et du guerrier.

Eh ! combien de nous, contemporains de ce prince aimable, ne se souviennent-ils pas de l'avoir vu dans son enfance, d'avoir été témoins de quelques-uns de ses délassemens et de ses jeux, soit dans ces jardins délicieux retraites favorites de ses pères, soit aux environs de la capitale où je l'ai vu, sans faste, sans suite, avec cette confiance naturelle qu'inspiroient alors les François !. . . . . Retenons ici nos larmes, du moins qu'elles ne coulent pas trop amères dans ces doux souvenirs. Jouissons un instant de ce consolant spectacle offert à nos yeux par le ciel : reposons notre foible vue sur les charmes heureux de l'innocence avant qu'elle soit sous l'orage du malheur. C'est là l'état fixe qui lui sera rendu après ces malheurs passagers.

Détaillerai-je ici les années de cette jeunesse, objet unique des affections de son noble père, de ce père tendre, presque son contemporain, en qui il trouvoit le modèle de la bonté et de la valeur. Suivrai-je les progrès de son éducation, les développemens de son esprit présentant à la fois ce caractère de justesse et de facilité, qui lie si heu-

reusement et si vite les actions de l'homme à ses plus simples volontés ; de son cœur qui, chaque jour sur cet admirable fonds, rendoit les fruits délicieux de douceur, de modération, d'égalité d'âme que les plus heureux naturels ne produisent que par l'exercice de la vertu. O grand et impétueux Condé de nos pères, venez voir ce jeune et modeste rejeton de votre forte sève ; venez, parmi ses douces et bienfaisantes dispositions voir l'étincelle de ce feu des héros qui décèle votre fils, ces élans précoces du courage, ces aperçus rapides, ce cœur franc et noble, cette douce dignité qui sera fierté dans les combats, et héroïsme dans la lutte du malheur.

. . . . . .

Préservé par des soins prudens de toutes les erreurs d'un siècle déréglé, son âme se nourrissoit dans la religion et la loyauté de ses pères, et y trouvoit l'aliment de ses nobles dispositions. Et même, dans ce siècle inconcevable de systèmes destructeurs et d'ordre public, d'immoralité profonde et de décence, les yeux de la vertu pouvoient encore s'ouvrir sans être offusqués par la vue du mal. Le vice combloit ses excès dans ses repaires impurs ; le crime minoit sourdement le sol antique de la patrie, mais sa surface couverte de fleurs offroit un horizon serein, et les jeunes lis y élevoient leur noble tête, sans être atteints de l'air contagieux.

Ainsi se développoient dans cette âme privilégiée les germes de la grandeur sous l'enveloppe des modestes vertus. Tel il embellissoit les jours de son ayeul et de son père ; tel il brilloit parmi les grands qui l'approchoient ; tel il inspiroit aux vieux serviteurs de sa famille cette affection tendre et profonde qui survit dans leur âme, pur témoignage de cette bonté puissante qui pénétroit les cœurs.

Mais déjà s'approchoit cette époque terrible que Dieu avoit marquée pour châtier le monde, et grondoit sous nos pas cette éruption effroyable de passions, de démences, et de crimes qui devoit sortir de notre triste patrie, pour couvrir la terre des débris de la plus affreuse des révolutions. Formant ses premiers élémens des vices d'une nation oisive et corrompue, long-temps couvée dans l'abîme des cœurs ingrats et impies ; accrue par l'aveuglement et l'imprudence de ceux qui eussent pu l'éteindre, et par l'action continue et progressive de ses moteurs ; alimentée des erreurs, des passions, des jalousies de toutes les conditions ; échauffée en silence de tout ce que l'orgueil, la rapine et le fanatisme du mal peuvent donner à l'homme d'ardeur et de violence, un bruit long-temps sourd et insensible, et soudain affreux et extraordinaire, annonce ses prochains éclats, et bientôt forçant sa prison par l'impulsion de l'en-

fer, un seul jour voit sortir en tourbillons dévorans ce volcan terrible dont les années suivantes n'ont fait que développer les longs embrasemens. . . .Je ne tracerai point le récit inutile et présent à tous les esprits du spectacle de fureur et de folie qu'offrit en ce moment la France. Les princes virent et jugèrent la funeste explosion ; ils virent le moyen puissant qui pouvoit l'étouffer paralysé par cette bonté respectable....mais si fatale, dont le voile sur les yeux du roi lui déroboit les crimes de l'avenir : ils coururent porter hors de l'embrasement l'étendard sacré de la patrie, et y rallièrent, ou présens ou de cœur, tous les François fidèles à Dieu et à leur roi.

C'est dans ces asiles de l'honneur national, que Mgr. le Duc d'Enghien suivit ses illustres pères ; c'est dans les vieilles forêts de l'Allemagne, témoins des victoires de son cinquième ayeul, qu'il alloit faire l'apprentissage des talens et des hautes vertus que demandent aux princes les temps difficiles.

Il étoit dans un âge où cette grande révolution pouvoit agir sur lui dans toute son étendue ; lorsque dans sa force croissante, l'âme embrasse les grands objets qui se présentent à elle, avec toute la chaleur du sentiment et d'une morale neuve, sans atténuer ses jugemens par les vues

de l'intérêt, ou l'influence de l'habitude ; âge où les couleurs plus vives du bien et du mal ne présentent à nos yeux aucune nuance intermédiaire. A cette sensibilité morale se joignoit la faculté de juger toute la violence de l'ébranlement qui avoit renversé le vaste édifice social dont il avoit vu l'ensemble ; et n'ayant pas assez vécu dans ces temps avant-coureurs de sa chute, pour y trouver engagés ses attachemens, ses idées, ses calculs, et ses besoins, il se trouvoit sans effort au niveau de destinées qui sortoient de l'ordre commun.

C'est alors que s'ouvre sa carrière sous de mâles auspices ; que s'élévant au-dessus du luxe et des plaisirs, une vie toute militaire achève de finir les traits de cette âme grande et naturelle ; que l'exemple de son auguste ayeul, oubliant cinquante ans de splendeur pour montrer un héros supérieur aux revers comme aux faveurs de la fortune, enflamme son courage et ses efforts ; que les officiers fidèles arrivant chaque jour autour des Condés, le transportent aux temps de l'antique chevalerie si bien faits pour son cœur. Modèle de tous, il donnoit à leurs sentimens, à leurs exercices, à toute leur vie ce ton d'élévation et de loyauté qui ennoblissoit ses moindres actions. Soit dans les travaux militaires, préludes de leurs exploits, soit dans ces nobles délassemens, images de la guerre, soit dans la retraite de ces cantonne-

mens renommés, où ces grands princes paroissoient comme au milieu d'une vaste famille, préparant leurs courages pour le salut de leur roi et de leur pays.

En France, une troupe impure assise aux conseils, aux tribunaux, dans la chaire sacrée et sur le trône des rois; une multitude délirante et forcenée; un roi dégradé, enchaîné, outragé; le mensonge, la crainte, l'égoïsme assoupissant les cœurs. Dans cette oppression générale, une seule issue restoit à l'honneur; c'étoit cet élan unanime vers les princes frères du roi et tuteurs de la patrie, entourés des Condés ses soutiens héréditaires. Bientôt ce sentiment ardent, premier mobile des François, électrise toutes les classes fidèles, et se multipliant par son impulsion et les résistances, élève au-dessus de la France asservie, un signal éclatant qui décide ce mouvement unique dans l'histoire, cette merveille d'une grande nation offrant son corps moral réuni presqu'entier hors de ses limites matérielles; situation touchante et sublime accordée à une génération amollie, pour l'arracher à sa foiblesse et la former pour le jour du malheur! Epoque vraiment héroïque, où de toutes les parties du royaume accouroient sous les drapeaux de l'honneur, guerriers, gentilshommes, magistrats, et simples citoyens; où j'ai vu le pauvre laboureur arriver

des extrémités de la France sur le coursier rustique qu'il avoit détaché de sa charrue. Et tous, dans cet ensemble de fidélité, présenter au monde l'image imposante des devoirs dus à la patrie.

Ce tableau, ô grand Prince, n'est pas sans doute étranger à l'hommage offert à votre mémoire; vous dont l'exemple leur inspiroit ces vertus insignes et nouvelles : à votre nom adoré s'attache d'un nœud inséparable tout ce qui embellit nos jours; et c'est sur votre tombeau qu'il convient d'élever un monument à l'honneur François.

O quelle admirable rénovation avoient commencée ces grands exemples et cette situation mémorable ! Combien chers restent aux vrais François ces profonds ressouvenirs ; Comme leurs cœurs se reportent à ces compagnies fidèles où la dignité de l'ancienne chevalerie étoit ennoblie encore par les sacrifices faits à l'honneur ! A ces cantonnemens isolés, dans des montagnes agrestes où pères et fils, parens, amis et compagnons nouveaux, étoient rassemblés comme une troupe de frères; où perdant les besoins et la morale desséchée d'un monde corrompu, livrés à la vie de l'homme rustique et aux exercices militaires, ils trouvoient dans une société en même temps familière et dignifiée, dans l'union des misères, des vœux, des devoirs et des espérances, un fond de jouissances vives et pures qu'on n'eut jamais

soupçonné dans les temps de l'insouciante prospérité. Quel sentiment frappoit les cœurs, quand à travers les détours sinueux des montagnes, on apercevoit les toits obscurs de Malmedy, où formoit un simple bataillon de soldats, ce vaste et illustre corps, accoutumé à porter avec fierté notre nom sur les mers lointaines! Avec quelle sensation le gentilhomme absenté un moment près d'une épouse ou de filles chéries qui partageoient son exil, découvroit-il au loin dans les landes des Ardennes, le village inconnu où étoit réuni le corps entier de noblesse de sa province chérie, et au souvenir réveillé des vieux titres de fidélité acquis par ses pères, sentoit bouillir son sang et palpiter son cœur! Quelles émotions quand paroissoient devant ces braves leurs princes magnanimes! quelle joie quand ceux que la Meuse avoit long-temps séparé d'eux, virent arriver à leur tête un Bourbon et son digne fils, brillant de jeunesse, de grâce et de grandeur! quand à la vue des bois de Rocroy on entendoit répéter dans leurs rangs ce nom victorieux d'Enghien parmi des transports d'admiration et d'ivresse!

Momens que nos yeux ont vus!.. et qui, grand Dieu! n'excitent plus en nous dans ces jours lugubres que des souvenirs déchirans! Momens qui nous flattoient d'un avenir..... Dirons-nous plus heureux?.....Ah! ne rappelons

pas ici des espérances trop souvent déçues.....mais plus honorable...dans lequel du moins l'erreur en méconnoissant la gloire de notre infortune, n'eut jamais pu l'obscurcir, dans lequel jamais la lassitude du malheur. . . . . Mais ne laissons pas défaillir notre courage par d'affligeans contrastes. Ranimons ce sang plus rare, mais toujours aussi pur qui reste dans nos veines intactes, et qui peut encore retrouver épuré celui qu'une influence contagieuse a altéré sans le corrompre. Sentons le prix de notre loyauté en célébrant ce prince notre modèle, dont la lumière nous guide au delà du tombeau; et jurant de consommer jusqu'au bout notre course fidèle, consacrons pour la consolation de la postérité la plus reculée, les nobles souvenirs de l'honneur François.

Alors tout nous promettoit des succès, et nos yeux s'arrêtoient, avec charme, sur les couleurs unies de deux puissances rivales qui excitoient et fondoient notre espoir. Auprès, se déployoit le drapeau blanc de la France, unique ralliement de cette guerre sacrée, indiqué par l'honneur et gage certain de la victoire ; signal, hélas! perdu de vue sous les nuages d'une politique ténébreuse qui n'a versé sur la terre que des fleaux.

Mais puis-je achever le tableau éclatant qui s'offre à ma mémoire, et que ternissent tant d'af-

freux souvenirs; puis-je à la vue de ruines sanglantes, du dernier attentat du crime, parler de ce moment où on espéra le triomphe de la justice, et rappeler un jour de splendeur fugitive dans ces heures durables de deuil et de désolation ? Oserai-je peindre ces derniers momens de grandeur, cet aspect imposant de notre France fidèle, ce nombreux ban de loyaux gentilshommes, ces citoyens du tiers ordre, nobles monumens de la liberté et de l'honneur national, ces pontifes et prêtres*, implorant derrière les rangs le secours du ciel; cette réunion des ordres de l'état qui nous rendoit la vue de ces antiques assemblées tenues en pleine campagne où se formoit, sous le génie de Charlemagne, notre vénérable constitution; qui montroit aux rebelles les vrais représentans de la patrie, armés pour en défendre l'héritage, et se déployant sur sa frontière en une ligne formidable, ayant devant elle les Bourbons ! Images enivrantes qui m'égarent ! Tableau que Dieu n'a fait passer devant nos yeux comme un songe, que pour nous faire sentir que nous n'en étions pas dignes ! Non; la France séditieuse n'étoit pas digne de rentrer, même par la conquête, sous les lois paternelles de cette famille, toujours dévouée à son bonheur, n'étoit pas digne de ces princes, de ce prince que nous pleurons. . . . Et nous, François de toutes les classes, étions-nous vraiment dignes

* Il y avoit un aumônier attaché à chaque compagnie.

de faire triompher la plus grande cause que Dieu eut jamais remise à ses enfans ? Dans ce spectacle imposant que nous présentions au monde, avions-nous bien conçu la place que nous tenions devant Dieu et notre patrie ? avions-nous conçu nos devoirs et la leçon profonde écrite dans nos malheurs ? Et si nous retournons dans la situation de nos consciences devant cet être éternel, seul principe de la justice de notre cause, oserions-nous bien lui dire que nos mains étoient de dignes instrumens de ses desseins.

Ah ! humilions-nous sous le bras de ce Dieu qui sonde les cœurs et juge les empires, dont la providence profonde nous réservoit une longue suite de fléaux, et pour couronner les justes, et pour corriger ses enfans ingrats ou aveugles, et pour ces punitions plus terribles que trouvent les méchans dans leurs propres succès. Un instant fut assez. Son bras se retire. Soudain les ténèbres, la crainte, la jalousie au sein des alliés ; le doute, l'interruption, la retraite, sans combat, de ces grandes armées ; l'abandon, le péril des princes ; la dissolution subite, inopinée, accablante, de ces honorables corps ; et, dans peu de jours, cet imposant assemblage qui représentoit une illustre patrie, n'est plus qu'un vaste troupeau d'hommes épars, sans patrie, sans soutien, sans considération, sans subsistance et sans espoir. Qui diroit

les angoisses, les détresses, les humiliations de ces François dispersés chez les nations de la terre ? Qui diroit les souffrances des princes, et sur la patrie arrachée au salut qu'ils lui apportoient ; et sur le roi laissé aux monstres qui vont effrayer l'univers de ses opprobres, de ses tourmens, de sa mort, en souillant d'une tache ineffaçable le sol François ; et sur les fidèles compagnons de leur sort pour qui ils se dépouillent de leurs dernières ressources, et dont le nombre et les malheurs échappent à leurs bienfaits ! Autour de Mgr. le Prince de Condé étoit restée la troupe de ses anciens braves, que par un prodige de sa générosité et du crédit de son nom, il soutient près d'un an dans les montagnes de la Souabe, sans le secours d'aucune puissance. C'est là, qu'après s'être montré calme dans la chute de sa grandeur, il se fait voir inébranlable au milieu du débris de toutes les espérances. C'est là que Mgr. le Duc d'Enghien suivant son généreux père a couru chercher le seul sort digne de son courage. Quel nouvel aspect il nous offre, s'oubliant tout entier, soulageant, consolant, ranimant les siens, et secondant les efforts paternels. Enfin, quand les puissances paroissent se réveiller au bruit des armées révolutionnaires, au bruit du régicide exécrable que ma voix ne vous retracera pas, le Prince de Condé obtient que l'armée de ses braves, accrue soudain d'une foule de fidèles

compagnons, soit aggrégée à l'armée des alliés qui marchoit contre les républicains.

Quelle carrière nouvelle commence ici pour les Condés, où ils n'auront ni un sort digne de leur haut rang, ni destinée fixe, ni titres, ni douceurs, ni fortune, sans autre aliment que la gloire ; mais une gloire qui a consacré leur nom chez tous les peuples de la terre, qui même dans les cœurs égarés l'a unie à ces derniers vestiges d'honneur indestructibles au crime qui leur font respecter la vertu : gloire, consolation des humiliations de tous les loyaux François !

Une nouvelle guerre s'ouvre, déjà plus difficile contre un ennemi rassuré, accru, et qu'on a laissé s'enfler d'orgueil, de succès et de crimes. Les alliés s'avancent aux bords du Rhin, les Prussiens au nord, les Impériaux au midi, et avec eux l'armée de Condé. Je n'exposerai point la valeur et la conduite du Duc d'Enghien dans ces premiers et glorieux combats, ni au deux et trois d'Août, où il combattit à la tête d'une troupe noble d'infanterie, ni aux actions suivantes où il acquit le même laurier en chargeant avec la cavalerie. Je passe et ces temoignages brillans qu'il reçut du général étranger, et ces présages d'une haute destinée que donna à toute l'armée la vue d'un courage si calme, déployé

dans un âge si ardent. Je laisse et les lignes de Weissembourg forcées dans un seul assaut, et les échecs qui marquèrent la poursuite des rebelles ; et dépassant les larges vallons de l'Alsace avec nos princes intrépides, je découvre au milieu des frimats d'un hiver rigoureux le village de Berstheim, théâtre mémorable de la gloire dont les Condés devoient accroître l'ancien nom François !

Une vaste ligne se déployant à travers les bois, les plaines et les montagnes, étendoit le front de l'armée alliée en avant de l'Alsace, présentant aux ailes les bataillons épais de l'Autriche et de la Prusse ; et dans un des endroits de son centre, l'élite, peu nombreuse des guerriers de Condé, toujours comptée par les généraux alliés dans la balance des services et des dangers suivant la proportion de son courage, et considérée comme une armée entière. Son avant-garde avoit établi ses postes dans le village de Berstheim sous les ordres de ce chef aussi respecté qu'habile, que nous avons vu dans son exil, choisi par les puissances du nord et du midi pour commander leurs armées. L'ennemi, méditant dans son apparence défensive le plan d'une attaque puissante, cherche un passage à travers cette ligne étendue ; et mesurant les lieux, les distances, et le nombre, prépare un assaut furieux sur ce corps séparé, avant qu'il pût avoir le secours des Alle-

mands ; et voit déjà dans sa destruction ou sa défaite l'infaillible succès d'une entreprise qui eût tourné et investi l'armée alliée. Soudain une colonne profonde d'ardens factieux porte une attaque secrète et principale sur ce foible point ; et poussée autant par l'impulsion de sa masse que par sa fureur sur les débris de ses premiers rangs, inonde enfin le village, qui par un effort de valeur lui est bientôt arraché, et qu'une vague nouvelle et plus forte emporte encore vers le milieu du jour. On voit alors et l'arrivée des bataillons ennemis qui établissent leur artillerie sur des redoutes ; et le déployement de leur cavalerie sur la gauche du village ; et le courage du chef clairvoyant de l'avant-garde royale ; et le génie du prince qui a tout vu, tout suivi, tout apprécié, et qui après un regard exprimant à la fois la douleur d'un père qui expose ses enfans chéris à un combat si inégal, et la confiance d'un Condé qui y guide la noblesse Françoise. " Allons, mes " camarades, il faut vaincre ou périr." Il envoie le Duc de Bourbon et le Duc d'Enghien chercher avec leurs escadrons la nombreuse cavalerie des ennemis, et avance lui-même sur le village à la tête de son infanterie, au milieu du carnage que font de loin leurs canons. Jour mémorable et unique dans l'histoire, qui présente trois générations de héros cueillant le même laurier, et l'élite fidèle de la France marchant sous les Condés.

dans la plus grande des causes : jour qui rappelle ceux de Bouvine et d'Ivri. Loin l'héroïsme Spartiate et Romain, effort sublime du courage de l'homme, mais fondé sur son orgueil ! C'est ici un sentiment plus grand et plus pur : le dévouement filial au roi et aux chefs de la patrie, l'héroïsme du devoir, l'inspiration de l'honneur;..... mais les escadrons des rebelles se sont avancés sur la colline et menacent d'envelopper la troupe fidèle. C'est là que court le Duc d'Enghien à côté de son valeureux père, ayant en même temps les yeux et sur leurs preux dont ils dirigent la course, et sur les ennemis qu'ils voient fermes et immobiles. Leur ardeur redouble ; la charge sonne, et emporte les rangs avec cette rapidité du tonnerre qui fait de l'homme un héros, et du héros un être surnaturel. Un même instant voit s'ouvrir sous leurs pas un ravin caché qui rassuroit les ennemis ; l'élan de l'audace doubler leur violente impulsion ; le ravin franchi ou gravi par ceux qui, croulés sur ses bords, se relèvent par un de ces prompts efforts, fruits du moment et du courage, et tous courant au-devant du choc de l'ennemi qui croyoit n'avoir qu'à achever leurs débris. Les escadrons se brisent et se mêlent en fureur. Là l'avantage du nombre et du terrain, le transport de la honte et de la rage ; ici l'abandon de l'antique bravoure et les noms de Bourbon et d'Enghien multipliant les prodiges de l'honneur. O quels exploits font princes et chevaliers ! quel

bras féroce frappoit Enghien, et tombe abattu ! quels grouppes fidèles se pressent vers lui ! quels efforts suivent les siens dans l'horrible mêlée, et ébranlent cette masse profonde ! Il pousse, il se fait jour, il perce aux derniers rangs.....Mais quelle troupe d'ennemis s'est resserrée sur lui, et renferme sa proie* ? Comment ce lion repousse-t-il seul cette foule acharnée ? Quels chevaliers ralliés à ce panache de l'honneur que leur œil n'a point quitté franchissent tout jusqu'à lui, et par ces prodiges enfans du ciel que le crime n'atteint pas, brisent les pelotons épais, et ivres de valeur et de joie, tiennent dans leurs bras ce prince glorieux ? O chevaliers où étiez-vous ? . . . . Mais suivons le jour de son triomphe. Tout plie, tout cède aux efforts du héros délivré ; tout cédoit, fuyoit sous son père qui, soldat et général, dirigeoit et pressoit la victoire. Mais, ô douleur ! il est frappé sous les yeux de son fils. Sanglant, hors de combat, il veut poursuivre, il faut qu'il cesse, et disant tout d'un regard au cœur du fils le plus tendre, le laisse commander ses guerriers et consommer ses succès. Momens sublimes et cruels auxquels un héros seul peut suffire ! avant-coureurs des lauriers qui attendent Enghien. Il embrasse, il remplace son père, il vole en avant des

---

* Mgr. le Duc d'Enghien fut un moment entouré des ennemis, et délivré par les chevaliers de la couronne.

LIBRARY ST. MARY'S COLLEGE

siens; il juge d'un regard la position et les mouvemens de l'ennemi déjà rallié pour un nouveau combat; et marquant de l'œil l'endroit qui décidera la victoire, il part et charge comme l'éclair ces escadrons surpris et divisés par sa manœuvre. Bientôt leur masse est rompue et cède au génie du héros, qui maître de son courage, calme au milieu des coups qui percent ses vêtemens, prépare, voit, et saisit chaque moyen de succès; et bientôt renverse et détruit cette cavalerie menaçante; attaque, emporte son artillerie, y prend un canon de sa main, et dissipant sous son épée les débris épars dans la plaine, revient triomphant vers le village avec la palme du brillant chevalier et le laurier d'un vieux général. Fils digne de ses pères! père, fils dignes de l'admiration de l'univers. Ils sont au village où le chef de leur gloire marchant sur les batteries foudroyantes, au milieu d'exploits et de pertes illustres, avoit atteint, emporté les retranchemens, et terminé cette mémorable journée que le burin de l'histoire présentera plus dignement à la postérité. Condé est vainqueur, les rebelles dispersés, leurs postes conquis, la ligne assurée, l'armée alliée garantie et recevant des Bourbons l'exemple de ne point abandonner la France. Mais qui représentera le Duc d'Enghien dans les bras de son père blessé? qui rendra la réunion des trois princes après ce grand jour? qui peindra

ces héros sur le champ du triomphe confondant leurs embrassemens, et les pleurs de la tendresse et de la gloire ? Qui sentira ce qu'éprouvoit le cœur du jeune prince comblé de toutes ces puissantes émotions ! momens les plus beaux de notre nature, et où Dieu laisse entrevoir, sans doute, à l'âme des héros une lueur de sa céleste essence !

Mais si nous avons admiré ce grand fils des Condés dans le champ de la valeur et du génie, si sa gloire toujours croissante enchante nos regards dans la succession de ses exploits, quel sentiment plus cher rappelle nos âmes aux vertus que nous a déjà offert son enfance, en le voyant exercer cette bonté touchante, base première de l'héroïsme qu'il a déployé à nos yeux. Voyons-le après cette victoire de Berstheim, sous ces abris des blessés, où se trouvent réunies, en frémissant, les victimes de l'honneur et celles de la révolte ; voyons-le écouter l'ordre sublime donné par son ayeul, et prompt à suivre la voix de son père et de son cœur, confondre les soins qu'il leur prodigue, et ne voir en tous que des hommes et des François. Suivez-le dans toute cette carrière sanglante, voyez ce lion dont les yeux étincelans sont couverts des larmes de la pitié, du pardon et de la bienfaisance. Hélas ! ceci n'est pas une louange vaine, un de ces tableaux embellis dont, dans les temps morts en vertus, on enfle l'éloge

des grands de la terre. Ce sont des faits connus, cent fois renouvellés, et célébrés par ses ennemis même. Eh ! qui ne se souvient de ce moment intéressant des campagnes suivantes où une foule immense de François prisonniers ou blessés, se trouva sous les soins généreux de ce prince aimable, et où ces farouches républicains touchés de cette vue d'héroïsme, de jeunesse et de vertus, sentirent un moment remuer dans leurs cœurs l'ancienne patrie.

Chacune des campagnes suivantes fut pour Mgr. le Duc d'Enghien une source de mérite et de gloire. Réduit par le nouveau plan de la guerre à une attitude défensive, qui ôte au guerrier les dédommagemens de son sort en lui en laissant tout le poids, c'est là que sur un fond plus sombre, nous le voyons brillant d'un éclat aussi pur, recevant et donnant de grands exemples, et développant toutes les forces de son âme. C'est là qu'à peine remis d'une maladie grave, fruit des fatigues excessives qu'avoit bravées son courage, il se livre avec une ardeur nouvelle à tous les travaux du grand métier de la guerre auquel il s'est dévoué ; aux détails infinis de cet art difficile, qui partage avec la valeur le droit de surmonter la force, et de décider le sort des nations. Dès qu'il a fixé cette laborieuse carrière, toutes ses pensées, ses momens y sont consacrés ;

attentif, soigneux, vigilant, tantôt parcourant ses postes fidèles sur les bords menacés du Rhin, suivant les mouvemens de l'ennemi, surveillant ses projets. Tantôt s'instruisant avec les anciens généraux vétérans de l'honneur national, qui menoient avec lui la vie dure des soldats ; ou prenant encore de plus hautes leçons dans les avis, dans la vue seule de ses pères ; et quand l'hiver lui donne quelques instans, courant visiter ces contrées pleines de la grandeur de son nom, y puiser des leçons pour l'accroître, et étudier les positions de Fribourg et de Nortlingue, comme le grand Condé alloit voir en Espagne les campemens de César. Ainsi livré sans réserve à ses nobles devoirs, combats, travaux, études, loisirs, tout se rapporte au grand but qu'il s'est marqué, et présentent en lui cette vie pleine d'œuvres qui plaît aux regards du ciel.

Mais une douleur l'attend, imprévue à son cœur, et qui, hélas ! ne devoit pas être réparée. Ce père tendre et illustre, à qui il étoit resté constamment uni, et qui sembloit destiné à trouver le prix de ses nobles travaux en rendant et recevant à la fois les devoirs les plus chers, Mgr. le Duc de Bourbon appelé pour de grands desseins qu'il eut si dignement remplis, se sépare avec d'amers regrets d'un fils. . . . Hélas ! son unique espé-

rance . . . épreuves dures de la vie ! apprentissage de ses plus grandes douleurs !

Mais déjà venoit de tomber cette fidèle Vendée que cherchoient les Bourbons, ce flambeau patriotique qui, éteint et ranimé, disputa si long-temps au souffle étouffant du crime sa dernière lueur. O ! refuserois-je ici un salut funèbre à cette armée de chrétiens qui combattoit pour le trône et l'autel, à ces héros dont le génie, la valeur, la générosité avoient élevé de si rapides trophées, à ces pâtres religieux et intrépides, qui couroient au triomphe et à la mort avec l'enthousiasme de la vertu ? Hélas ! Dieu agréa leur offrande sans couronner leurs efforts ! le crime a dévoré par la fraude et le fer ces purs enfans de la patrie. Ils ont péri ! mais ils ont retrouvé le Dieu de leurs pères. Ils ont péri ! mais l'incendie de leurs chaumières et de leurs moissons a laissé au cœur des François une marque indélébile, effroi perpétuel des tyrans.

Le Duc d'Enghien étoit resté l'unique consolation de son aïeul vénérable, qui dans cette durable carrière d'exploits, de dangers et d'ennuis, tel qu'un arbre antique dont la tête lasse les vents desséchans, élévoit son front persévérant et ferme au-dessus des injures de la fortune. Mais quel jour plus serein vient adoucir la tristesse de

ses jours, quand son roi s'est rendu au milieu de ses rangs fidèles! ce roi magnanime qui parut plus auguste en recevant l'hommage de fidélité de ce grand Condé, qu'il ne l'eut été dans la pompe du trône de ses pères. Dieu! dans quelle amitié, quelle tendre adoption il prit le jeune héros! Par quel dévouement pur le Duc d'Enghien mérita ce nom de son troisième fils! avec quel éclat se répétoient les cris de vive le roi sous les tentes de l'exil, et alloient porter au cœur des féroces républicains le bruit du remords! Mon œil se détourne de l'attentat affreux qui pensa enlever ce courageux monarque au milieu de ses enfans, des momens où, obligé de les quitter, il partageoit les regrets de leurs cœurs, pour contempler dans celui du jeune prince les fortes impressions qu'y produisoit ce contraste frappant d'atrocités et de vertus, le tableau de cette révolution, qui a offert subitement au monde l'erreur, l'iniquité, et l'infamie portés à un excès dont les siècles passés n'avoient pas encore vu rougir notre nature.... tableau qu'il vit toujours d'une vue distincte, ferme et profonde; avec ces sentimens de tendre compassion qui embrassent même les coupables; avec ces sentimens de fierté supérieure au sort qui dans la chute de sa maison et de sa patrie, lui faisoient se créer une nouvelle destinée, et illustrer par une suite d'efforts et de progrès constans, une carrière de dangers et de pénibles travaux.

Mais quand le moment est venu où cette gloire doit se déployer au monde dans tout son éclat, quand un flux immense de barbares commandés par un chef habile se déborde sur l'Allemagne, et effraye l'Europe entière de son bruit; c'est alors que le génie du Duc d'Enghien trouve un théâtre digne de lui; que dans cette longue retraite ordonnée par les généraux alliés, il couvre d'un lustre immortel commandement confié à son courage. Suivez-le dans cette retraite serrée et disputée à chaque pas, dans ces marches savantes où le talent balance le nombre, et intimide le succès. Contemplez-le portant le poids de cette masse menaçante, déployer cette grande force de la résistance, épreuve en tout genre du mérite véritable. Voyez-le veillant, présent à tout, attentif aux bruits, aux mouvemens, aux desseins, à la force et la foiblesse de l'ennemi. Comptez les combats, les campemens, les détails, ces soins infinis, qui loin d'accabler les grandes âmes, les rendent plus libres par l'emploi de toutes leurs facultés. Admirez ce coup d'œil, qui tient autant au cœur qu'à l'esprit des héros, et vient d'une âme élevée, aussi peu troublée des grandes conjonctures que des plus simples situations, et qui, calme au milieu du bruit extérieur, est toute entière à ses vues. Suivez cette action continuelle qui rassemble en peu de temps les faits, les mérites, l'expérience de longues années.

Voyez-le arrêter l'ennemi, le contraindre, l'inquiéter, retarder sa marche par une audacieuse lenteur que le tient presqu'au milieu d'eux, puis tout à coup se faire jour avec la rapidité de l'éclair, délivrer un grand corps de troupes séparé de l'armée, et s'emparant des plus fortes positions, rejoindre son illustre aïeul, et paroître aux yeux de l'armée entière chargé de cette moisson de gloire difficile, qui sembloit seulement faite pour des bras long-temps exercés dans la fatigue des combats.

Mais présenté ainsi au monde avec les vrais titres de grandeur, acquis par le courage et le génie, sans le concours de la fortune, la Providence ne le laissera pas sans faire briller à nos yeux ces mêmes dons héroïques, avec les couleurs éclatantes dont les décore le succès. Un jeune prince est paru dans la carrière de la gloire, fait pour raffermir le trône impérial près duquel il est né, et pour consoler l'Europe de ses revers ; digne de faire triompher la cause de la justice, et d'y employer le bras des Condés. Il a conçu pour le Duc d'Enghien ce sentiment rapide d'estime et d'affection, qui dans le cœur des héros devance les longues expériences, parce qu'il naît du rapport intime de leurs âmes. Bientôt l'Autrichien rassuré a repris l'audace avec l'espoir, et déjà s'ouvre une brillante scène de gloire

et à l'illustre Archiduc, et au Prince de Condé, qui conduit ses guerriers à la tête de l'armée impériale, et au Duc d'Enghien, qui en avant de tous sous cet œil qui le guide, paroît le premier à la face des républicains étonnés. Voyez-le comme le bras de son auguste aïeul, comme le bras de ce prince puissant qui sauve l'Allemagne, attaquer, pousser, poursuivre cette armée redoutable du centre de la Bavière jusqu'au delà du Lech, prendre à Augsbourg le bagage et les hôpitaux des rebelles, et laissant un profond souvenir de sa bienfaisance dans leurs repentirs, vaincre par une marche aussi pressante qu'habile, les prudentes combinaisons du général ennemi qui en se retirant rend hommage au génie des Condés, et jette un long soupir sur son injuste cause. Voyez-le franchir les retranchemens et les précipices de ces noires montagnes toujours destinées aux merveilles de son nom, annoncer partout l'arrivée menaçante de son père, poursuivre les vaincus jusqu'aux limites de la France, et voyant repasser le Rhin à leurs troupes humiliées, reparoître modeste aux yeux de l'Archiduc vainqueur, et combler la joie de son illustre aïeul en joignant à sa gloire la gloire de son fils.

Telle l'Europe admira cette campagne célèbre qui éleva de nouveaux trophées aux noms de Condé et d'Enghien. Tel s'éleva ce jeune prince

à la hauteur de ses destinées, après avoir, et dans la retraite et dans la victoire, montré partout cette sagesse de pensée, cette vivacité d'action, ce calme imperturbable dans l'exécution, enfin ce caractère frappant de héros, qu'on ne devine pas avant de l'avoir vu, qu'on saisit dès qu'il paroît, et qu'on admire sans penser à l'atteindre.

Voilà ce que la renommée a publié de ce grand prince : voilà ce qui a fait sa gloire, et la nôtre dans les malheurs de l'exil. Mais qui diroit ce que déployoit cette âme admirable dans l'intérieur de sa vie ? Qui peindroit ce cœur simple et vrai, ces principes sûrs, cette modestie naturelle, cette âme grande à son insçu, ces choses simples qui font saisir en quelque sorte le fond d'un grand homme, et en découvrent bien plus que n'en peut connoître le monde ? Vous le savez, jeune et noble prince, vous que nos yeux ont vu près de lui dans le champ de l'honneur, vous qui faites chaque jour notre consolation auprès de votre auguste père, et dont le caractère loyal et ferme soutient notre vue dans l'avenir. C'est une âme comme la vôtre qui a pu connoître la sienne ; et c'est dans vos souvenirs que se trouve la fidèle image du héros que nous pleurons.

Mais, suivrons-nous cette noble carrière où

nos yeux attachés à sa gloire, ont perdu un moment de vue le nuage affreux étendu sur sa tête ? Non, grand prince, c'est l'histoire qui réclame tous les traits de cette vie mémorable. C'est elle qui gravera d'une main sûre ce tableau dont mon sentiment n'a fait que rendre les couleurs ; qui racontera cet établissement militaire aux terres de la Russie, où vous fites admirer vos talens à ces peuples enfans de la guerre, et vous acquîtes le cœur de ce généreux prince fait pour vous apprécier dignement dans sa vertueuse jeunesse, et pour être votre vengeur dans les jours de sa puissance. C'est elle qui dira cette campagne difficile aux montagnes de Suisse où vous méritâtes l'éloge du plus grand des généraux du nord ; et cette dernière campagne qui, au milieu de la nouvelle inondation dont le crime couvroit la terre, couronna tout l'honneur de vos exploits, et votre triomphe dans les cœurs ; qui vous vit à la tête de vos intrépides guerriers braver les frimats rigoureux, et compter chaque jour par des combats ; qui vit passer de vos soldats à vos ennemis même l'enthousiasme qu'inspiroient vos vertus, et où le rebelle dont vos soins pieux avoient soulagé les blessures, demandoit à vous voir pour mourir consolé. O rapprochemens ! ô indignation ! spectacle source d'admiration et de souffrance ! Mais c'est aux fidèles compagnons de ce grand prince à nous rendre celui que

leur offrit sa bonté magnanime dans le dernier et douloureux adieu de cette loyale armée ; à nous peindre cette générosité qui prodigue tout et s'oublie elle-même, cette tendre sensibilité qui pénètre plus encore que les bienfaits ; à nous retracer toute entière cette âme, modèle des plus touchantes vertus ; où Dieu en y versant les dons de l'héroïsme voulut faire triompher cet oracle divin qui donne aux enfans de douceur le premier rang sur la terre.

Mais quel grand et nouveau spectacle nous offre ce prince illustre terminant cette active carrière, et rentrant tranquille sur la scène bouleversée du monde, pour y trouver une autre gloire qui achevera le tableau de sa vie. Voyons-le dans cette nouvelle lumière ; contemplons cette imposante opposition de l'homme juste et ferme, contre l'attaque morale du crime, plus terrible au monde que la marche de ses légions. Voyons-le par sa seule présence, par ses exemples, par ses actions, présenter au loin un soutien à la vertu troublée et défaillante, interdire le crime au milieu de ses succès, et préparer le monde à ce dernier combat où il aura la véritable victoire ; et pleins de l'image de ce prince magnanime, jetons un rapide regard sur ce colosse d'iniquité constant ennemi de sa vie, et que nous allons voir changer de forme dans la crise redoublée qu'of-

froit au monde la plus sinistre des révolutions. Révolution désastreuse, qui n'a pas été semblable à celles qu'avoit vu le monde ; où la morale tirée en sens divergens par les passions, restoit toujours la mesure commune des hommes ; mais qui a dirigé contre la morale même son attaque impudente, en employant contre elle toutes les forces du crime avec un cynisme inouï, et éteignant tout pouvoir de censure par l'excès même de son ignominie. Mais après avoir enflammé les erreurs, déchaîné les passions, souillé les mœurs, soufflé l'impiété, renversé les palais, les cabanes et les temples ; après avoir paralysé les principes réparateurs par cet égoïsme monstrueux qui arrache l'homme appauvri aux affections du ciel et de la terre, et ne laisse aux cœurs desséchés par son souffle que l'insensibilité et l'assoupissement de la mort ; après avoir étendu au loin son action dévorante, ou son influence contagieuse ; semblable à une fièvre ardente qui offrant soudain un calme apparent, retire ses ravages des parties qu'elle irritoit, pour prendre un caractère de malignité plus affreux, se concentrer et détruire plus sûrement dans le silence et l'abattement des forces les derniers germes de la vie ; ce système persévérant de destruction paroît se ralentir et oublier ses fureurs. Il ose pour dernier attentat se couvrir du voile impur de l'hypocrisie. Mais je vois au travers l'hydre entier, sous une tête, af-

fectant une perfide douceur, prodiguant toutes les séductions pour attirer ses victimes: je vois le crime qui, non content d'arracher à l'homme la paix, la liberté, la fortune, ou la vie, ose attenter au sanctuaire de sa conscience, et y assiéger l'honneur, la morale, et la religion même; œuvre digne de l'enfer! but constant que nos yeux l'ont vu poursuivre par toutes les voies avec une progression effrayante d'audace, en frémissant de voir imparfait son triomphe. Mais quels déplorables effets suivent dès les premiers jours ces manœuvres perfides! Infortunés, qui, préservés par le ciel de la contagion, allez vous jeter dans ses foyers, où courez-vous chercher des regrets trop tardifs! Hélas! égaremens, illusions, lassitude du malheur, tolérance fatale du crime, où avez-vous mené nos frères! *tolérance!* nouveau et profond moyen de l'iniquité, qui même dans les cœurs sans reproche atteint et profane le culte exclusif dû à la justice! fausse vertu née de l'apathie d'un siècle énervé, qui confondant l'humanité envers le criminel avec la condescendance pour le crime, a obscurci et détruit toute morale; qui agissant avec empire sur les cœurs indolens et foibles, y filtre goutte à goutte ses venins assoupissans, et y étouffe enfin au nom de la bonté jusqu'à ces élans d'indignation, dernières palpitations d'une vertu mourante. Malheureux! qui osez vous dire les amis de vos semblables! Ah!

rejetez, j'y consens, la vengeance cruelle, aliment éternel des enfers ; mais n'ouvrez pas au mal l'asile de vos cœurs. Réveillez-vous, choisissez la vertu ou le crime ; et que ce mélange adultère n'offense plus les regards du ciel.

Mais ce n'est pas seulement sur les François, c'est sur ce vaste continent, jusqu'à cette région du nord, d'où le repousse une main sage ; c'est sur l'Europe incertaine de son sort, que ce pouvoir nouveau, fléau du monde, fait sentir ses funestes atteintes. C'est sur les empires encore existans qu'il s'efforce d'assouvir cette ambition qui convoite la terre ; et fomentant dans leur sein ses anciens complots en semblant les abjurer, rassemblant autour des souverains toutes les séductions que pouvoient lui présenter leur position, leurs intérêts partiels, l'amour même de la paix et de leurs peuples ; s'offrant travesti à leurs yeux comme affermi dans son injuste empire, et subitement étranger aux principes destructeurs qui l'avoient enfanté, il les fait consentir à envisager d'un œil apaisé le *fait* calamiteux de son existence, à voir sans effroi près de leur héritage légitime, l'habitation usurpée d'un chef effréné de fanatiques conquérans. Conciliation effrayante, qui eut besoin d'avoir un grand appui dans la pureté de ses motifs ! motifs purs, sans doute, dans les rois ; vues infructueuses dans leurs ministres ;

œuvre infernale dans cette secte ennemie du monde, que nous avons vu depuis quinze ans souffler avec adresse ou fureur les orages qui ont bouleversé les empires, et qui se propageant d'homme à homme, de société à société, de peuple à peuple dans la retraite, dans les affaires publiques, et jusque dans les conseils des rois ; corrompant dans ses profondes racines cette opinion qui est l'idole du monde quand il oublie son Dieu, a accrédité ce système de langueur, de défense illusoire, de ménagemens, dont tant de nobles nations déplorent aujourd'hui les effets dans l'asservissement ou l'humiliation où elles gémissent : ce système désastreux qui cédoit au crime comme pour se le rendre favorable ; qui méprisoit les moyens simples, puissans, uniques, qui eussent assuré le succès ; qui oublioit ces maximes éternelles de droit public et d'intérêt commun, qui, dans des conjonctures d'où dépend l'ordre social entier, unissoient étroitement la politique à la morale et à l'honneur. Pilotes égarés qui ont cru atteindre leur destination, et surmonter les rapides courans, en commençant par se laisser entraîner dans leurs eaux, en négligeant l'action des vents puissans qui pouvoient en balancer la violence, en détournant leur vue de l'étoile propice qui seule pouvoit diriger leur course ! Aussi ont-ils été jetés bientôt sur des mers sans rivages, où leur cœur épouvanté n'a trouvé d'asile que dans

le sommeil de la mort : et chaque jour l'affreux déluge submergeant ou entourant les nations avance sur l'Europe mourante. Hollande, Lombardie, Piémont, Suisse fidèle et courageuse, où êtes-vous ? royaumes illustres, corps antiques, qu'êtes-vous devenus ? Quel territoire inviolable, quels asiles de pudeur et d'hospitalité, quel sanctuaire religieux ont été à l'abri des vagues outrageantes ?.....

A mes yeux éperdus sur ce triste occident, seule au-dessus des flots et parmi le bruit des tempêtes, une île puissante conserve l'ordre moral, la liberté, la gloire dans son sein, et recueille les débris du naufrage du monde. Seule ferme sur ses bords, elle brave les immenses apprêts d'un ennemi barbare, déploye en ses enfans un courage supérieur à celui des forfaits, et prépare dans la punition de l'agresseur un exemple mémorable au monde. Le signal est donné, je vois un vaste camp défendu des flots, je vois autour sur de mobiles remparts ces marins indomptables pour qui les mers tempestueuses sont devenues des demeures ordinaires, et qui offrent à l'histoire de l'homme et de la nature un phénomène inconnu avant eux. Mes yeux ont parcouru cette contrée, cette ville immense, asile chéri de nos malheurs, ces ateliers de l'industrie, cette multitude assidue employée à compter les richesses du

monde ; et je ne vois partout que des soldats, qu'une famille guerrière réunie autour d'un père adoré, qui souffre de ses peines, le couvre de ses rangs, fait retentir le cri des combats, et montre que le premier caractère d'un peuple fier, est le courage. Nation vraiment grande que n'ont point amollie l'or ni le bonheur ! et qui ne doit jamais paroître dans l'histoire des âges à venir comme la proie d'un féroce étranger !

Mais cette destinée de gloire qui lui fait braver ses menaces et sa haine, l'appelle d'une même voix au renversement de l'iniquité, et à la restauration de l'ordre légitime. Cette immense prospérité, fruit de longs travaux, et qu'elle doit laisser à ses enfans, a pour base l'existence sociale du monde ; et si cette base cavée par le crime est au moment de s'affaisser, tout ce qu'elle supporte croulera avec elle. Quel courage défendroit alors, quel miracle pourroit sauver la vie de cet empire tutélaire ? En vain dans un corps animé par une âme courageuse, mais attaqué d'un ulcère mortel, le cœur se défend avec force contre l'atteinte du mal et l'impression de la douleur ; en vain par un mouvement incessant et régulier reçoit-il et dispense-t-il le sang aux extrémités des veines éloignées, le polype affreux gagne de fibre en fibre jusqu'à ses nobles demeures, et si guidant à temps une main sûre, il

ne l'extirpe pas dans ses profondes racines, un même instant verra étouffer son dernier battement, et frapper d'une mort soudaine le corps qu'il animoit.

Mais c'est peu pour l'usurpateur de fouler le sol de la France, de jouir des opprobres des François attirés dans ses fers ; c'est peu de voir autour de lui les nations se taire sur sa tyrannie. Il sent au-dessus de sa tête un poids qui opprime son orgueil. C'est le droit de son roi légitime, ce droit sacré que ne peuvent atteindre ses succès; qui, de ce roi qu'il révère dans sa haine jusqu'au noble héritier des Condés, lui présente la ligne de ses maîtres. Il connoît de quelle nullité seroit pour son pouvoir ce consentement du peuple, qu'il n'oseroit pas pourtant demander s'il étoit libre ; vœu du peuple, puissance chimérique que s'est forgée l'orgueil insensé de l'homme, en cherchant dans son sein la source de cette autorité première qui n'appartient qu'à son Dieu ! Il sait que toutes les puissances étrangères ne peuvent lui donner le droit qui ne vient pas d'elles ; il ose s'adresser à son roi, et se flattant de montrer au monde son triomphe complet, non-seulement sur les hommes, mais sur le cœur même de celui qu'il voit entre lui et la Divinité, il ose lui demander de lui céder son trône et de lui livrer les François !. . . . . Il n'espère pas que ce

ferme courage puisse un instant plier devant le malheur: mais il a entrevu cette âme élevée qui n'a pas besoin de diadème; il voit cette vaste scène de débris qui n'offriroit au maître légitime que de longs travaux, de pénibles vertus et lui refuseroit toutes les jouissances de l'ambition; et pensant qu'un roi peut peser le sort de ses peuples, dans la balance de son repos, il espère..... L'iniquité s'aveugle elle-même: voyez-le en frémissant reconnoître le tribunal de son juge, et recevoir son arrêt. Le monde l'écoute: Louis est chrétien, roi, et François; il en remplit, il en trace les augustes devoirs. Le crime n'aura point sa sanction sacrée, et il laissera pur aux Bourbons l'héritage de Saint Louis. Va, rebelle, va repaître ton méprisable orgueil parmi tes complices; tu n'auras pas la foi libre des François. Fais frapper d'insolentes médailles; cette matière stérile ne te placera pas dans les cœurs. Souille les titres les plus nobles, les noms les plus grands, comble tes attentats audacieux; vis-tu se renouveler sous ton joug de fer les générations de la terre; tu mourras le sujet du roi qui a recueilli ta race étrangère, qui a nourri ton enfance, et reçu tes sermens.

Mais, nous vous remercions, ô mon roi, qui en vous montrant le défenseur de la dignité des rois et le soutien de la justice, avez rendu à notre

nom l'honneur que lui avoient ôté des rebelles parjures, qui sous leur joug reconnoissez toujours vos enfans, et nous apprenez à ne jamais désespérer des François. Nous vous remercions, princes illustres, vous tous les appuis et l'espoir de la France, qui dans la défense de vos droits augustes, avez si noblement rempli, ce qu'attendoient de vous le roi et la patrie. Nous vous remercions, jeune héros, auquel notre cœur revient avec une nouvelle admiration, vous que le ciel voulut signaler à nos yeux* dans cette grande circonstance pour faire briller avec plus d'éclat votre magnanimité. Notre oreille est encore frappée de cette

---

* Mgr. le Duc d'Enghien étant à Ettenheim, seul des princes du sang, reçut une lettre particulière du Roi qui lui faisoit part de la proposition inouïe qui lui avoit été faite de renoncer au trône de France, et d'exiger de tous les princes de sa maison une rénonciation à leurs droits sacrés de succession, Mgr. le Duc d'Enghien fit la réponse suivante :

" Sire, la lettre datée du 2 Mars dont Votre Majesté a daigné m'honorer, m'est exactement parvenue. Votre Majesté connoît trop bien le sang qui coule dans mes veines pour conserver un instant de doute sur le sens de la réponse qu'elle me demande. Je suis François, Sire, et François fidèle à son Dieu, à son Roi, et à ses sermens d'honneur. Bien d'autres m'envièrent peut-être un jour ce triple avantage. Que Votre Majesté daigne donc me permettre de joindre ma signature à celle de M. le Duc d'Angoulême, adhérant comme lui de cœur et d'âme au contenu de la note de mon Roi.—C'est dans ces sentimens, etc.

(Signé) " Louis Antoine Henri de Bourbon."

réponse à votre roi, pur élan de la religion, du dévouement, de l'héroïsme, et qui fit palpiter nos cœurs. O quel sentiment elle réveilla parmi nous ! comme elle reporta nos regards au loin vers cet asile, qui recéloit tant de vertus ! Hélas ! souvent le royaliste écarté s'informoit de votre retraite, sentoit le besoin d'entendre parler de vous, et consoloit par votre souvenir les malheurs de son exil. Avec quel éclat ce moment rassembla-t-il à nos yeux les traits de ce grand caractère fait pour être l'effroi du crime et l'aiguillon de l'honneur. La France fidèle vous contemploit dans votre modeste demeure ; jouissoit de cette renommée déjà confirmée par le repos, et recevant dans son progrès le gage de la sanction du temps. Avec quelles espérances voyoit-elle un héros qui dans le printemps de son âge avoit recueilli une pleine moisson de gloire ; qui pouvoit être le vengeur de sa patrie, et rester longtemps le défenseur de nos enfans. O Dieu ! cette gloire prématurée ne seroit-elle que l'annonce d'une carrière déjà remplie dans les célestes desseins ? Ah ! dans le court espace de la vie, ce n'est pas l'écoulement de ce temps insensible qui règle le poids de nos jours dans l'éternelle balance ; et la somme de la vie de l'homme immatériel n'est point marquée par le cours du soleil. C'est l'usage des dons faits à sa nature, c'est l'emploi de son âme, qui en sont la mesure véri-

table. Tremblons que l'arbitre de cette noble destinée ne la juge accomplie. Qu'il ne trouve que ce talent d'héroïsme, confié par sa main, a rendu avec usure, et qu'il ne veuille, en un seul jour, réaliser dans une gloire plus solide cette splendeur fugitive qu'a contemplé la terre. . . . . Arrêtons-nous, François !. . . Arrivés au sommet d'une vie glorieuse, dont les derniers rayons paroissent encore se réfléchir sur nous, jouissons un instant de sa vue ! elle suffiroit à notre admiration, sans porter dans notre âme l'effroi et la douleur. . . . . Vaines illusions ! un autre spectacle nous est réservé, ranimons nos courages; voyons rapidement passer sous nos yeux le moment qui a précédé la foudre, celui où elle a frappé, sa réaction puissante sur nous et sur le monde.

II.

L'HOMME portant dans son âme l'espérance comme l'empreinte de la félicité future à laquelle il est destiné, y trouve de l'enfance au tombeau, l'aliment de son cœur et l'appui de ses pensées; et conduit par le penchant de sa nature, à chercher sur la terre l'accomplissement de cette promesse du bonheur, il emploie à sa poursuite tous les momens de sa vie. Mais quand de

grandes pertes et de longs malheurs ont irrité et concentré toutes les facultés de son âme, que le monde aride ne lui offre qu'un horizon ténébreux ; si un objet illustre brille à sa vue, intéresse ses souvenirs, lui promet une aurore nouvelle, remplit cette idée de grandeur qu'il se forme de sa nature ; il épanche avec force vers lui cet espoir inséparable de son cœur ; et jouit déjà dans l'avenir des fruits que recueille son attente. Mais si soudain la mort paroît, et frappe à sa vue l'objet de tant d'espérances, le même coup semble ébranler jusqu'aux fondemens de son être ; et s'il n'est soutenu d'un sentiment céleste, son âme arrêtée dans la poussière du tombeau, n'aperçoit plus rien autour d'elle, et ne voit plus ce qui l'avoit flattée que comme un songe évanoui. . . . .

O tels ne sont pas les desseins du Dieu qui montre la vertu à la terre, qui fait briller sur elle son image, plus vive au moment de la mort ; du Dieu qui parle à notre âme par la voix du malheur, et y réveille la justice par l'attaque même du crime. François, nous qu'un même coup a frappés, et qu'un même orage environne, ne laissons pas foiblir nos cœurs. Elevons notre vue ; osons contempler dans ce dernier tableau le noble objet de nos douleurs ; et loin d'y voir le terme de sa gloire, voyons-y sa gloire couronnée, et cette vie entière que nous promettoient ses vertus.

Fixons le grand spectacle que nous présente le ciel. C'est le crime dans son effrayante apogée, qui veut accabler la vertu, pour prendre ensuite la couronne, qui va saisir sa proie dans l'asile de la paix, qui réunit contre elle les vils outrages aux féroces attentats, qui l'immole, et qui n'a pas sa victoire. C'est la vertu qui triomphe par la mort; dont la lumière réveille le monde, et en dépit des vapeurs nouvelles de l'enfer, porte ses rayons dans les cœurs, et y rallume le feu sacré prêt à s'éteindre.

Où étiez-vous, prince aimable, quand le tyran méditoit ses atroces complots, et jouissoit déjà du deuil qu'il préparoit à la France. Livré aux douces occupations d'une retraite paisible, vous sembliez vous dérober à la gloire. Vous n'exerciez ce cœur héroïque que dans des bienfaits. Les soins champêtres, l'étude, l'amitié partageoient votre vie ; et vous reposiez près de l'abîme, avec la tranquillité d'une âme pure, et la confiance d'un Condé..... confiance des héros, qui ne soupçonne pas tout ce que peut oser le crime ! Ah ! n'entendez-vous pas le frémissement de cet orgueilleux tyran qui, au milieu de ses attentats, s'irrite de ce qui manque à ses succès, et voudroit enchaîner le droit même? Il regarde avec colère ces François, monumens de l'honneur, qui, loin du foyer de la révolte, signalent au monde la vé-

ritable France. Il voit avec effroi ces François restés constamment fidèles parmi les flots impurs ; ces François même foibles et repentans ralliés à eux par la haine du tyran et leurs vœux pour leur maître. Il s'indigne que l'Europe entière ne soit pas encore sa proie ; ses regards effrayés se jettent, par intervalle vers le nord, et craignent d'en voir sortir un vengeur. Il voit son roi par sa poursuite insensée devenu plus grand aux yeux du monde, et plus cher au cœur des François. Malheureux, tu frémis! ton âme, domaine de l'orgueil, trouve à chaque pas son supplice dans le palais de tes maîtres ; et tes maîtres, dans leur malheur, jouissent de cette gloire pure qui suit la vertu constante au sein des revers. Envie malgré toi ces princes magnanimes ; l'enfer te réserve une jouissance digne de toi. Dans un modeste asile, hélas! trop près de tes atteintes, un Bourbon vit tranquille, il goûte la paix, il oublie presque ton existence, il ignore les mouvemens de la France soulevée contre toi, et au premier bruit qui s'en fait entendre plaint ces tristes victimes d'un zèle infructueux, et ne pense pas, grand Dieu..... et ta rage impudente a osé un moment l'accuser de complots. . . . Mais moi-même qu'osé-je dire? Je frémis, en exprimant la simple vérité, de profaner un nom auguste en paroissant le justifier. Par quel nouveau genre d'audace et d'outrage un tyran héritier de tous

les crimes qui ont souillé sa patrie, menaçant les nations d'en verser sur elles tous les maux, ose-t-il accuser ses maîtres, accuser les nations d'opposer une digue à ses fureurs, de vouloir renverser l'ennemi qui veut les détruire ? Quoi ! un vil étranger, assis sur les trophées de la révolte, voudra saisir le sceptre paternel des Bourbons pour l'appesantir sur les François ! et les Bourbons ne pourront pas combattre pour la France, écouter ses repentirs, l'arracher au joug qui l'opprime ! Quoi ! le crime effréné parcourera la terre ; il ne se contentera pas de frapper l'homme, il attaquera au sommet de la société les êtres augustes qui y représentent la divinité, pour outrager d'un seul coup le genre humain et la divinité même. Il déchirera leurs vêtemens sacrés, se parera de leurs dépouilles sanglantes, jettera aux nations le défi, et insultera le ciel par son triomphe ! Et l'homme ne pourra pas se lever pour punir l'ennemi des hommes, il ne pourra pas donner son bras aux puissances légitimes, ministres de la divine justice, et relever ce gage du combat jeté au monde par son tyran ? Quoi ! le crime seul sera sacré sous les cieux ? Il confondra les droits, les signes, les termes, les sentimens humains, et criera ensuite où est la vérité ? où est l'image de ce Dieu dont on parle sur la terre ?

Ah ! sans doute tout homme pouvoit offrir

son bras contre l'ennemi du monde : sans doute ce grand prince avoit le droit inviolable de poursuivre le tyran de sa patrie, de réveiller contre lui le courage des François. Mais Dieu avoit sur lui d'autres desseins : il vouloit le rendre l'exemple le plus mémorable des attentats de l'iniquité, le modèle le plus touchant d'une vertu au-dessus des soupçons même du crime, et étrangère à la vengeance en tombant sous le fer des méchans ! Ils brilleront dans l'avenir ces gages précieux, ces preuves irrécusables de l'ignorance où il étoit des terreurs qui entouroient le tyran, ces lettres où s'épanchoit au milieu de la paix cette âme aussi grande que simple et généreuse. Eh, perfides ! voyez celui que vous nommez agresseur, qui repose tranquille près de vos hordes cruelles. O atrocité ! attentat détestable ! moment où tout est marqué d'un sceau fatal ! où s'offre ce concours tragique qu'imite l'imagination de l'homme dans les tableaux factices tracés pour émouvoir, et que Dieu présente quelquefois dans l'effrayante vérité pour frapper nos cœurs. Le prince engagé contre son désir à quitter sa retraite chérie, alloit partir au lever de l'aurore. Déjà la nuit avançoit son cours. . . . . François, deux heures encore, et le crime manquoit sa proie. Le prince étoit sauvé : nous aurions frémi du coup affreux, en jouissant de sa vue. . . . O douleur !. . . mais les monstres arrivent ; ils ont franchi dans les ténè-

bres les barrières inviolables des nations, et leur cohorte impure assaille cette demeure tranquille et viole l'asile du repos. Lâches ! c'est un héros dont vous ne soutiendriez pas les regards dans le combat, et que vous venez saisir dans son sommeil ! Barbares ! c'est un prince modèle de douceur, qui n'a jamais connu la haine, et ne refuseroit pas un bienfait au plus cruel d'entre vous. Ils avancent ; un traître est avec eux ; un perfide nourri de ses bienfaits, qui a connu ses traits dans son enfance, et qui leur dit, c'est lui. . . . Oui, c'est lui, François ! c'est le fils des Condés, le digne sang des rois et des héros de la patrie. Tombez à ses genoux, expiez votre crime. . . . Mais la France est perdue. . . . rien ne parle plus au cœur des François. . . . ou plutôt le tyran a su choisir ses complices. Ils l'arrachent, ils le traînent sans pitié, et du sein de l'Allemagne outragée emportent leur victime dans le repaire des brigands.

Ville malheureuse, qui fus la première à gémir sur son sort, que ne sauves-tu ce héros que cherchent tes regards ? Mais tu t'abuses d'une illusion vaine, tu cherches à croire au remords du féroce ravisseur et dans cette foiblesse auxiliaire des forfaits, tu écoutes ce magistrat plébeïen qui ayant la tache de la révolte et non l'instinct de la fureur, fouille, confronte, interroge ces témoins

infaillibles, ces papiers saisis dans son sein, et vient te déclarer qu'il n'est point ennemi, et qu'il n'a rien à craindre. . . . .

Mais quel mouvement profond d'horreur rassemble à mes yeux toutes les couleurs de cet attentat exécrable, et portant ma vue sur cette France égarée, élève ma voix pour le déployer devant elle dans toute son étendue! Oui, suspendons un moment l'indignation qui remplit notre âme. Dépouillons jusqu'à cette pudeur qui frémit de paroître justifier un prince au-dessus de l'injure. Interrogeons le crime à la face des nations, et descendons un moment dans ses détours ténébreux pour le traduire au grand jour au tribunal des siècles, et le forcer de confesser ses forfaits.

Satellites effrénés, qui venez dans la nuit assaillir un héros, tyran qui les envoies, peuple entier de rebelles, qui voyez-vous en lui? Est-ce un *étranger?* est-ce un *François?* Ah! malgré vous-mêmes, un mouvement de honte se déclare sur vos fronts coupables..... Oui, il est *étranger*..... Non pas à la France, mais à la révolte, mais à vos parjures, mais à quinze ans d'excès et de malheurs; étranger à votre société factieuse et impie; étranger par vos lois, par vos traités*,

* Mgr. le Duc d'Enghien, par ses grades chez les puissances étrangères, étoit sous la garantie des traités faits avec elles.

par son sang, par ses vertus;. . . . . et la voix des siècles rappelant le droit sacré des nations, les rallie toutes contre les brigands qui ne déguisent plus leurs outrages, et n'existeront plus que pour les fouler sous leurs pieds.

Mais croyez-vous, dans votre délire, éviter leur vengeance, en le nommant François, en lui rendant pour l'immoler le nom que vous lui ôtiez pour ravir ses dépouilles ? Hé bien ! je laisse un moment ce rang, ces titres respectés qui rendent encore plus inviolable pour lui la garantie des rois et des empires, J'oublie les liens du sang qui l'unissent aux souverains. Je le veux: frémissez en prononçant un nom qui fut votre gloire. Osez le rédire avec moi: *il est François.*—Mais où vois-je le nœud qui l'unit à la France ? C'est avant le jour où elle a rompu celui qui l'attachoit à ses maîtres ; c'est cette ancienne France seule que vous pouvez réclamer contre lui. S'il est François, *il est prince* ; que je voie rassemblée près du trône légitime l'auguste cour de ses pairs ; que je voie auprès les tribunaux qui jugent les rebelles, et que j'entende condamner le coupable.

Mais ce respect religieux pour le sang des rois, n'est-il plus rien pour vous ? Hé bien ! du moins il est *François fidèle.* Je vois sur son front ce sceau ineffaçable que tout sujet doit porter au

tombeau. Sans doute il est François ; mais vous qui êtes-vous ?.... Rebelles !. . . . . Lavez vos crimes dans de longs repentirs !.

Voulez-vous que la révolte et le devoir aient des droits pareils ? Hé bien ! dans la séparation des deux patries, il a suivi celle du devoir. Le choix étoit libre et légitime au moins ; depuis, il a été votre ennemi loyal, naturel, reconnu, *il n'est pas votre citoyen.*

Mais (j'ai honte de le supposer) eut-il été votre citoyen, votre loi ennemie l'a délivré. Proscrit, dépouillé, chaque nouvelle usurpation l'a déclaré séparé de vous, *il n'est pas votre justiciable.*

Eut-il (je crains de blasphémer), eut-il été votre justiciable ; écoutez, non pour lui. . . mais contre vous l'un d'entre vous, le seul qui ait examiné cet odieux procès ; écoutez cette voix républicaine qui vous dit à Strasbourg, *il n'est pas coupable.*

Achevons—eussiez-vous, au lieu de lui, poursuivi un coupable, il étoit *hors de votre atteinte :* il étoit sous la sauvegarde du droit politique et naturel, de l'hospitalité, de la propriété ; et reposant par sa confiante sécurité, sous l'aile de la divinité même. . . . Mais, droits, patrie, justice,

religion, tout est violé ; et je rougis d'avoir suivi dans ses degrés un forfait dont le seul aspect soulève toute la nature.

Je le vois dans toute son horreur cet attentat qui ne sera comparé à aucun de ceux des temps les plus barbares ; de ces temps anciens où le crime pour dominer le cœur de l'homme n'avoit pas d'abord à y étouffer les semences profondes qu'y ont produites tant de siècles de christianisme et de civilisation ; ces temps qui n'avoient pas une morale fixe, un droit public longuement établi, dont le ressort invisible ralentît l'effort des passions. Dieu ! serions-nous forcés de regretter ces jours ténébreux, lorsque le progrès des lumières qui devroit rendre à l'homme sa dignité, ne sert qu'à rendre ses excès plus coupables. C'est au sein de la paix, et de ces habitudes douces et libérales, fruits d'une religion qui fait des hommes une société de frères, que s'est élevé cet homme affreux qui a pu concevoir, accomplir le meurtre d'un prince aimable et vertueux, étranger à la scène de son ambition cruelle, qu'il n'a connu que par sa gloire ; qui plus près de sa vue, (ô comble de l'horreur!) avoit conquis dans son estime un empire que lui-même a déclaré. Ah ! le voilà révélé ce mystère atroce, ce motif du plus grand des forfaits : tyran, sa vertu t'irrite : ton œil hait la lumière. . . . .

Malheureux! elle brillera malgré toi dans tous les Bourbons que ta rage poursuit. Tu voudrois l'éteindre pour dater ton triomphe sur l'humanité, du jour de ton dernier crime. . . Mais ses rayons éternels décoreront le juste et le héros opprimé.... Poursuis, un Dieu vengeur te regarde. . . .

L'iniquité va s'accomplir. J'entens le bruit de ce char lugubre qui traverse la France, et mon cœur effrayé m'annonce tous les malheurs. . . . . Mais cette barbarie.....ces affronts inutiles.....ces fers..... ô excès de bassesse et de rage qui porte jusqu'au délire l'indignation de mon âme!. . . . Eh! qu'importe le crime et ses fureurs? Nos cœurs volent auprès du héros, et se joignent à sa longue agonie. Perçons à travers cet horrible tissu de douleurs et d'outrages, découvrons le héros tout entier. Il prévoit d'un cœur tranquille le terme cruel de sa souffrance. . . . Epreuves affreuses et nouvelles!.. où l'a soutenu, le Dieu principe de sa gloire, qui, au milieu d'une carrière tumultueuse, conservoit la foi dans son cœur, et, plus près de lui qu'il ne croyoit peut-être, créoit dans son âme cette vertu surhumaine qui seule triomphe de la mort.—La terre disparoît à sa vue; il envisage ce Dieu qui l'attend. . . . momens qui préparent les destinées éternelles de l'homme! où dans l'âme qui n'a pas fui la vérité, tout la rappelle à son Dieu! où dans l'homme opprimé

tout est expiation et accroît l'espérance ! Espérance, don du ciel ! ah ! si cette âme généreuse pouvoit se plaindre un instant sous l'excès de ses maux, vous reportez ses souvenirs vers cet ange consolateur qu'il a vu dans le séjour même des combats sous les traits de l'amour filial*, et dont la vertu sublime intervient entre le ciel et lui.—Roulez, char funèbre, qui portez le fils de Saint Louis vers le Dieu qui l'appelle. Mais les heures s'écoulent, les tristes provinces sont traversées ; on arrive à cette ville coupable, théâtre de tant de crimes publics et secrets ; hélas ! où l'œil du Très-Haut a sans doute rencontré des justes, puisqu'il n'y a pas fait descendre les feux dont sa colère a jadis effrayé le monde. Ville malheureuse, le voilà ce jeune prince dont l'enfance te fut chère : le voilà revenu après quinze ans, fidèle *à son Dieu, à son Roi, et à ses sermens d'honneur !*. . . . . Il est dans ton sein, et tu l'ignores !

Mais on l'entraîne dans un donjon funeste, accablé de sommeil et de souffrance ; il est traduit devant un conseil de brigands, qui sans formes, sans pièces, sans témoins, sans rien connoître,

---

* Madame la Princesse Louise de Condé avoit suivi son auguste père dans les lieux où le portoit le théâtre de la guerre.

sans rien entendre, précipitent un jugement qui ne trouveroit pas un prétexte dans les lois mêmes de la rébellion ; et lui annoncent la mort au nom et à l'insçu des François !, ... Perfide, tu tremblois qu'à ce nom des héros, l'honneur, la vengeance réveillant tous les cœurs, ne donnassent le signal de ta chute. . . . .

Il est entre la sentence et la mort : les cannibales surveillent leur victime ; lui refusent les consolations données aux criminels :—ses yeux appesantis ne s'ouvrent que sur ses bourreaux. Ils voudroient saisir un moment d'oubli, de foiblesse, de regret de la vie, un emportement de vengeance, et s'écrier qu'il est vaincu. Nous cacheront-ils au moins dans les ombres de la nuit leur impuissance et cette vertu qu'ils ne peuvent surmonter ?. . . . Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, qui n'avez pas permis que le crime eut sur lui ce dernier avantage. Vous n'avez pas voulu dérober au monde ce grand exemple : votre esprit ne l'a pas quitté dans les régions de la mort ; et ce souffle sacré dont vous aviez animé l'âme de ce héros n'a point failli en lui !

Non, grand prince, vous n'avez point failli. J'en atteste ce courage qui, à l'annonce de la mort, relève la nature abattue, et fait pâlir vos tyrans ; cette âme victorieuse de la nature, de la douleur

et de la haine : j'en atteste ce cri sublime qui porte au ciel le nom de votre Roi : j'en atteste surtout ce soupir cherchant le Dieu qui s'avance vers vous, et demandant le ministre de la réconciliation. O spectacle digne des regards du ciel et de la terre ! lutte merveilleuse du crime et de l'honneur, de tous les attentats de la fureur et de tout le calme de la constance, de tous les épuisemens de la nature et de toutes les forces de l'héroïsme ! lutte où le génie du mal a été vaincu par sa victime ! triomphe qui couronne la gloire de la race des Condés ! où ce dernier fils des héros, par cette palme emportée dans les plus terribles momens de la nature, ajoute aux lauriers de ses ancêtres ! Mais où est ce ministre de la religion ? Que veulent ces monstres avides qui attentent aux droits du Dieu de clémence, et veulent fouiller dans le sein des mourans ? Cruels, inventez de nouveaux crimes ! la loi divine ne servira point vos desseins perfides, et ne tendra point un piége au malheureux. Le héros est prosterné devant le ministre saint ; il est devant le Dieu qui lit dans son cœur, épurant son âme immortelle. . . . O mon prince, voilà le jour fatal, inopiné, le moment unique qui va décider votre sort, l'instant où il n'y a plus de grandeur que la vertu. Heureuse l'âme simple et sincère, qui peut se concilier le juge incorruptible et se trouver affranchie de la terre ! Barbares, il est au-dessus

de vos atteintes, et quand l'enfer inspirant votre rage, repousseroit l'envoyé du ciel, atteindrez-vous ce pontife invisible, qui vient secourir l'opprimé? Il est debout à ses côtés, il élève son courage, aide son sacrifice, et l'appelle après lui. . . . . Le voilà paré de la robe de l'innocence ; marchant vers le ciel, précédé par son Dieu.... Que la haine poursuive sur lui ses outrages impuissans; que les flambeaux du trépas éclairent les ténèbres du crime.....que de lâches assassins fixent en tremblant le front d'un héros.... Insensible à leur vue, rempli de cette voix toute-puissante, il paroîtra dans l'arène du martyre, il comblera les destinées de sa gloire, il remplira son dernier devoir envers son pays et son Roi*, et holocauste dévoué pour la France, il fera monter au ciel avec lui sa prière sacrée. . . . .

Ainsi a quitté la terre, le fils de Saint Louis. Ainsi périt le dernier des Condés, dans le printemps de sa vie, loin des regards de l'amitié, et des embrassemens paternels. . . . . .

O forfait digne de l'exécration de tous les âges, et soufflant dans nos cœurs la vengeance.....

---

* *O Dieu! sauvez le Roi, et délivrez mon pays du joug de l'étranger!* ..

vengeance impuissante ! passion vaine !. . . . . Ah ! de pareils excès entraînent nos âmes bien au-delà de tes fureurs !. . . . . Frémissons. . . . Le crime a franchi ses limites. . . . . Sous les traits du méchant c'est le crime qui appelle nos regards ; dont la tête couronnée insulte au monde avili, et qui par des fils innombrables veut envelopper tous les cœurs, y étouffer cette vérité, cette force, cette morale puissante, principe de vie de l'homme et des nations. Il approche : il veut nous accoutumer à sa vue. Rallions-nous aux derniers accens de la vertu victorieuse encore en tombant sous ses coups. Voilà l'ennemi qu'il faut partout combattre, et dont nous pouvons triompher sur les ruines du monde.

Mais que dis-je ? Cette vengeance, du sein du Dieu qui se l'est réservée, elle descend, elle s'avance sur la tête du coupable. . . . . Rois de la terre, vous en êtes les ministres. . . . bientôt. . . Mais, hélas ! qui nous rendra l'objet de nos douleurs ?... Princes augustes ! parens infortunés !. . . il n'est plus. . . . O perte irréparable ! humaines destinées ! vie si longue pour la souffrance ! triste enchaînement d'images douloureuses et de cruels souvenirs ! O temps de forfaits et de deuil ! et vous, jours de notre jeunesse et d'un horizon plus heureux, où notre œil n'avoit pas vu les poignards du crime, où notre âme neuve embrassoit pour

cette vie les douces espérances du bonheur ! . . . Tout est donc fini !. . . . Non, nous ne reverrons plus les fleurs qui ont été coupées de la terre : nous ne reverrons plus ce prince, modèle des plus touchantes vertus ; ce prince, digne de ces temps vierges du monde, où la vertu avoit encore cette candeur primitive qui déceloit le souffle créateur. O révolution, abîme de malheur où chacun a trouvé sa blessure ! époque de souillure et de sang, qui fait frémir l'innocence, la nature et l'amour ! qui rendra à ce père son fils, à ce fils son père, à cette mère l'enfant qu'elle avoit laissé au berceau, et qu'ont étouffé des mains impies ? Qui rendra à cette veuve brisée de douleur, cet époux la joie et la gloire de sa vie ? qui soutiendra les jours qui s'écoulent entre le malheur et le tombeau ? Ah ! la consolation n'est pas au pouvoir de l'être impuissant et fragile ! c'est un autre soutien qu'invoque le soupir de l'homme au comble de l'infortune ; le cœur gémissant qui ne peut être soulagé qu'au sein de la douleur, et relevé que par la suprême puissance. Il falloit un Dieu souffrant pour appui de l'homme malheureux : un Dieu qui lui annonçât d'une voix humaine les destinées de la gloire, et lui portât du haut de la croix les paroles de la consolation. Eh ! quel chrétien, appuyé de cette foi, supérieure aux sens, mais dont les preuves victorieuses embrassent toutes les facultés de notre âme, n'est pas ému

par le retour annuel de cette fête de deuil et d'espérance qui lui présage son triomphe sur la mort? Qui ne se rappelle ces jours encore récens, cette église lugubre, ce chant mélancolique et divin, ces princes prosternés, ces Condés. . . O ciel! qui n'avoient plus de fils, et qui, ignorant leur malheur, prioient d'une âme tranquille le Dieu qui réunira dans son sein et le fils et les pères. O souvenirs touchans et terribles! momens où il nous falloit le secours du ciel! qui n'a présent à son cœur ce premier instant. . . ce bruit du malheur. . . ces frémissemens. . . ces vaines espérances. . . cette profonde consternation ?. . . ces retours soudains dans nous-mêmes, où le coup fatal sembloit l'avant-coureur de celui de la mort? Ah! de cette terre abreuvée du sang de l'innocence, nos cœurs s'élancent au séjour de la vie, appellent le Dieu réparateur. . et apaisent dans l'éternité la soif ardente de la justice. Notre âme s'élève dans cette région de lumière où disparoissent les couleurs des passions, le fard odieux des succès du crime. La vérité découvre la terre à nos yeux: nous montre l'iniquité qui s'y répand à grands flots, et remplit la coupe de la divine colère; la vertu. . rare dans l'univers, mais le consolant encore de ses rayons les plus purs; le repentir du rebelle qui invoque l'avenir; la fidélité incorruptible et tranquille, prête à la gloire, à l'infortune, aux grands de-

voirs de la patrie, aux jours obscurs de l'exil.— Allez, méchans, foulez la terre ! Dieu a fait notre partage : nous l'acceptons. Il a marqué l'héritage que vous ne pouvez nous ravir. Nous poursuivrons notre noble destinée : nous traverserons le domaine de la mort : nous reverrons le héros généreux qui n'a plus rien à envier au monde.

Mais quel bruit sorti de ce tombeau ébranle la terre et annonce le Dieu qui fait marcher les rois ?. . . . Cette mort auguste a-t-elle donné le signal pour le grand et dernier combat de la justice et du crime ? Le monde frémit. . . La voix du sang s'est fait entendre : elle réveille les rois sur le bord de l'abîme ; ils voyent le fatal ennemi qui se découvre tout entier à leurs yeux. Sa main parricide saisit le diadème, et semble leur annoncer que leur règne est passé ; que c'est le tour du crime, et qu'à lui appartient la couronne. Voilà le dernier terme de la longue carrière qu'il a parcourue vers la ruine du monde ! Glaive de la justice ! où êtes-vous ? où est cette antique énergie de nos pères ? cette indignation de la vertu ? cette volonté puissante qui entraîne tout à ses fins ?—Rassurons-nous. . . déjà, témoin de l'attentat, le digne héritier des Gustaves a parcouru l'Europe et appelé les souverains. Bientôt c'est notre roi lui-même, qui leur trace le ta-

bleau de l'affreux sacrifice, leur présente la robe sanglante de son troisième fils. . . . Ils ont tressailli sur leurs trônes. . . Mes yeux se tournent vers l'arbitre du nord : il s'est levé. . . . le deuil couvre sa cour ; il couvre sous les yeux de l'assassin effrayé son représentant intrépide. Dieu même parle à son cœur, et semble le choisir pour accomplir sa vengeance. Il donna jadis une âme moins pure, un moins vaste pouvoir, un théâtre moins beau à cet antique Alexandre qui exerça ses jugemens sur la terre. Le monde, sauvé. . . voilà la carrière marquée devant lui par un rayon du ciel. Déjà j'y vois son étendard saluer le pavillon des héros insulaires. Albion généreuse a honoré la tombe arrosée de nos pleurs : elle punira l'assassin, l'insolent ennemi qui l'outrage. L'Europe étonnée fixe avec horreur le colosse menaçant. . . .Rois ! frappez cette base d'argile : secourez la France qui vous demande son père ; qui en attend la fin de ses malheurs ; qui voit dans un couple, image des vertus, un gage pour ses enfans de la divine clémence. . . . . rendez-lui les Bourbons. . . . abattez les tyrans. . . . . rendez la paix, la sûreté au monde. . .— Est-ce une illusion qui m'égare ?. . . Je les vois rassemblés en présence du Dieu des combats, ils attestent son nom, ils lui disent, *nous voici : nous allons venger ton offense.* L'enfer s'effraye. . . . il inonde la terre de plus épaisses vapeurs. . . . .

Ah ! luisez, lumière immortelle ! dissipez loin de nous cette nuit des derniers temps ! Allumez votre feu dans les cœurs. . . . ralliez les rois et les hommes. Jour solemnel !. . . . moment décisif où la cause du bien et du mal doit être jugée sur la terre ; où le crime arrêté sur le degré sanglant où il a immolé son auguste victime, sera renversé par le bras de la justice : moment sans retour, où, plus terrible s'il n'est pas terrassé, il foulera sous ses pieds le monde, et d'un élan dès-lors irrésistible, volera jusqu'au dernier sommet où l'attend le souffle vengeur.

FIN.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, No. 75, Great Queen-Street, Lincoln's Inn Fields, à Londres.

MAHGA1Q23903-B

ORAISON FUNÈBRE.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, No. 75, Great Queen-Street, Lincoln's Inn Fields, à Londres.